

L'enseignement était donné, restait à voir si les Apôtres l'avaient bien saisi et le retiendraient fidèlement. *Avez-vous compris toutes ces choses ? « Oui répondirent-ils »*<sup>1</sup>. S'il leur importait de comprendre c'est qu'ils devaient redire. Ils avaient reçu de Jésus-Christ les paroles de la vérité éternelle, c'était à charge d'en instruire le monde entier. Puis, après eux, le clergé catholique, héritier de leur doctrine, ne la recevait lui non plus que pour la transmettre.

Or le dépôt de la Doctrine est contenu premièrement dans l'Écriture, et l'Écriture est divisée en deux Testaments. L'Apôtre les doit posséder l'un et l'autre, car ils s'enchaînent et s'éclairent mutuellement. L'ancien Testament annonce le Nouveau, le Nouveau à son tour achève et couronne le premier. Que saurions-nous des origines du monde, des œuvres divines de notre berceau, de la magnifique Église des « Premiers nés », sans les révélations Mosaiques ? Jésus-Christ n'est-il pas annoncé dès les plus anciens siècles ? Dieu n'a-t-il pas esquissé dans les figures de l'Ancienne Loi les mystères réalisés dans la Nouvelle ? L'esprit de Sagesse ne nous a-t-il pas tracé nos règles de perfection dans de nombreux Livres Sacrés, et les Psaumes ne sont-ils pas l'éternel répertoire de nos chants et de nos prières ? Voilà le « trésor ancien » où l'Apôtre ira puiser. Mais comment ignorerait-il le Testament Nouveau, dont l'auteur est l'Homme-Dieu, et, après Lui, ses Apôtres ? La Loi Nouvelle complète l'Ancienne et la porte à sa dernière perfection. Tout prêtre chargé du ministère de la prédication doit sans cesse les scruter l'une et l'autre, et tel est le sens des dernières paroles de Jésus Christ :

<sup>1</sup> Matt., XIII, 51.

*Tout docteur qui a la science du royaume des Cieux est semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes*<sup>1</sup>.

## LE DÉMONIAQUE DÉLIVRÉ BLASPHEME DES PHARISIENS

I. — Si les populations Galiléennes profitaient trop peu des enseignements du Sauveur, au moins continuaient-elles à se montrer avides de ses miracles et de ses bienfaits. Elles le suivaient partout et leurs foules étaient parfois si nombreuses et si assiégeantes que plus aucun loisir ne restait à Jésus et à ses Apôtres pour la nourriture et le repos. Mais, comme nous ne cesserons plus de le remarquer, les Pharisiens s'y mêlent plus nombreux, plus remplis de haine, plus audacieux dans leurs insinuations perfides ou leurs blasphèmes éhontés. Le plus horrible de ces blasphèmes, ils le redisent pour la seconde fois à propos d'un nouvel et éclatant miracle. Car c'est toujours quand le miracle fait éclater l'enthousiasme du peuple que l'envie qui les ronge se porte à de plus violents excès. L'envie ! mal diabolique, passion à la fois lâche et féroce, sanguinaire et timide, passion dont les ravages ont rempli et désolé l'histoire humaine tout entière. Au Paradis terrestre elle arme Satan, un peu plus tard, elle répand le sang d'Abel, dans le cours des siècles elle multiplie les forfaits jusqu'à ce que se prenant à l'Homme-Dieu lui-même elle consomme le déicide. Et après que nous l'aurons vu poursuivre le Sauveur du monde jusque sur sa croix et dans son sépulcre, com-

<sup>1</sup> Matt., XIII, 52.

ment nous étonner des ruines qu'elle accumule partout et jusque dans le sein de l'Église ? N'est-ce pas là même qu'elle est le plus opiniâtre et le plus dévastatrice ?

Sous nos yeux, maintenant, elle fait jaillir du cœur et des lèvres des Pharisiens un épouvantable blasphème, et voici dans quelle circonstance. *La multitude entourait Jésus, si nombreuse, qu'il ne lui était plus même possible, non plus qu'à ses Apôtres de prendre quelque nourriture. C'est alors qu'on lui présenta un possédé aveugle et muet*<sup>1</sup>. Comment le charitable Sauveur n'eût-il pas été ému de compassion devant une pareille infortune ? « Aveugle et Muet ». Le démon avait donc fermé pour sa victime les deux issues du salut : l'œil et la langue ; l'œil par où entre la connaissance de Dieu, la langue qui confesse la foi et donne à Dieu la gloire et la louange qui lui reviennent. C'est la foi qui nous sauve, et qu'est-ce que croire sinon « voir l'Invisible ? » Puis, quand la foi a inauguré en nous le salut, c'est notre langue qui, en confessant nos péchés, nous en vaut le pardon. Quel avenir reste au malheureux dont le démon ferme les yeux et enchaîne la langue ? Où est l'espérance ? Où est le salut ? En Jésus-Christ et en Lui seul. *Jésus chassa le démon et guérit cet homme, de sorte qu'il parlait et voyait*<sup>2</sup>. Comme toujours, quand elle suivait le mouvement de son bon cœur et n'avait pour guide que son droit jugement, la foule exprima son admiration et alla même jusqu'à reconnaître en Jésus-Christ le Messie promis au monde et qu'elle savait devoir naître du sang de David. *N'est-ce point là, s'écria-t-elle, le Fils de David*<sup>3</sup> ? Cette con-

<sup>1</sup> Marc., III, 20. Matt., XII, 22. Luc., XI, 14.

<sup>2</sup> Luc., XI, 14. Matt., XII, 22.

<sup>3</sup> Matt., XII, 23. Luc., XI, 14.

fession de foi inquiéta et exaspéra tout ensemble les Pharisiens. Il fallait à tout prix donner le change à la foule. Mais Comment ? Nier le miracle ou lui adapter quelque explication naturelle, il n'y fallait pas songer. L'attribuer à une vertu divine, c'était reconnaître que Jésus-Christ était Dieu. Les misérables, en recourant à un horrible blasphème, aimèrent mieux sceller à tout jamais leur condamnation.

II. — *Des Pharisiens et des Scribes qui étaient venus de Jérusalem dirent : « Lui-même est possédé du démon, et c'est par la puissance de Beelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons*<sup>1</sup>.

Une fois déjà les Pharisiens avaient risqué cette explication aussi insensée qu'impie. C'était au début de la vie publique du Sauveur ; les miracles n'avaient pas encore mis au jour sa divinité dans un assez victorieux éclat, et la perversité pharisaïque n'était pas parvenu à ce degré où le pardon ne semble plus possible parce que la conversion n'est plus à espérer. Jésus ne releva l'insulte que par quelques mots calmes et doux et n'en montra l'odieuse extravagance qu'en multipliant les miracles sous les yeux des blasphémateurs. Ici, au contraire, il en fait une ample et puissante réfutation, il en montre l'odieuse folie, puis il en annonce le châtement terrible, mais jamais sa parole ne se départ de sa sérénité, jamais non plus son cœur de la compassion qui lui fait désirer « non pas la mort, mais la conversion du pécheur ». Jésus nous donne ainsi une leçon saisissante du calme et de la mansuétude dont nous devons accompagner nos revendications les plus légitimes, et de la

<sup>1</sup> Luc., XI, 15. Matt., XII, 24.

volonté, non d'écraser, mais de ramener et de guérir un adversaire iniquement ulcéré.

Avant même d'élever la voix, le Sauveur réfute le blasphème, car, en pénétrant dans les pensées secrètes, il se montre Dieu : C'est comme Dieu qu'il a eu empire sur le démon. *Jésus pénétrant leur pensée*<sup>1</sup>... D'autre part, sa mansuétude toute divine, opposée aux fureurs diaboliques, fait assez foi par elle-même qu'il est venu dans le monde, non pour frayer avec le démon, mais pour détruire sa domination. La vertu est le contraire du mal, comme la lumière des ténèbres.

*Jésus pénétrant leur pensée leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit ; toute ville ou toute maison divisée contre elle-même tombera*<sup>2</sup>. Qui pourrait nier ces prémices ? Qui pourrait contredire à ce fait d'universelle expérience ? Qui ne sait que les Etats les plus florissants sont tombés dans la ruine dès que les révoltes et les divisions ont déchiré l'unité qui faisait leur force ? Une famille est prospère, elle s'étend, elle multiplie ses œuvres, là où ses membres parfaitement unis s'entendent pour accroître sa richesse et sa puissance. Mais voici que la désunion se met entre eux ; et ils se combattent, l'un détruit ce que l'autre a édifié : C'en est fait ; divisée contre elle-même, cette maison est vouée à une irrémédiable perdition. Et si c'est là une loi universelle, inéluctable, l'enfer comme la terre y sera soumis ; si Satan détruit d'une part ce qu'il élève de l'autre, il se suicide lui-même. Mais alors que devient sa force ? Et si sa force est tombée, comment expliquer sa domination dans le monde, et tout spécialement l'em-

<sup>1</sup> Matt., XII, 23. Luc., XI, 17.

<sup>2</sup> Matt., XII, 23. Marc., IV, 24, 25, 26. Luc., XI, 17.

pire qu'il exerçait sur la victime qui vient d'être délivrée ? *Comment Satan peut-il chasser Satan ? Si Satan chasse Satan, puisque selon vous c'est par Belzébuth que je chasse les démons, il est donc divisé contre lui-même. S'il est divisé contre lui-même, comment sa domination subsistera-t-elle ? Elle devient impossible, elle est finie*<sup>1</sup>.

Cet argument était sans réplique, Jésus-Christ le fortifie en opposant les Pharisiens à eux-mêmes et en les enfermant dans une contradiction. Comme Lui ses Apôtres chassent le démon du corps des possédés, et, durant les missions qu'ils ne cessent de donner partout, cet acte d'autorité est continuel. Or, ces Apôtres sont des leurs, nés de leur sang, leurs fils : qu'a-t-on dit d'eux ? Les a-t-on eux aussi accusés d'être des démoniaques aux ordres de Satan ? Nullement. Les Pharisiens qui élèvent contre Jésus cette accusation, ne l'ont jamais portée à l'égard de ses disciples. Où est dès lors la logique ? Où est l'équité ? *Si c'est par Belzébuth que moi je chasse les démons, vos fils par qui les chassent-ils*<sup>2</sup> ? Jamais vous n'avez osé les accuser. Vous avez donc reconnu leur vertu et la sainte et divine origine de leur puissance ? Mais ces Apôtres, vos fils, m'aiment, me suivent, croient en moi : Ils reconnaissent donc et ma sainteté et votre injustice ? Oui, et c'est ainsi *qu'eux-mêmes seront vos juges*<sup>3</sup>.

C'est sur les ruines de l'erreur que s'établit solidement la vérité. L'abominable erreur était d'attribuer à Jésus-Christ un pouvoir d'emprunt, et d'emprunt fait à l'enfer : la vérité était qu'il agissait par sa propre puis-

<sup>1</sup> Luc., XI, 18. Matt., XII, 26. Marc., IV, 26.

<sup>2</sup> Matt., XII, 27. Luc., XI, 19.

<sup>3</sup> Luc., XI, 19. Matt., XII, 27.

sance, par une puissance divine, et qu'il était Dieu, le Dieu descendu sur la terre, le Messie promis au monde, l'unique Sauveur des hommes. *Si je chasse le démon par l'Esprit et par la force de Dieu, c'est donc que le Royaume de Dieu est venu au milieu de vous*<sup>1</sup>. Autant de mots, autant de chefs d'accusation. Les Juifs d'abord, puis les incrédules et les vicieux repoussent Jésus-Christ ? C'est Dieu même qu'ils rejettent, et, avec Dieu, « le Royaume », la gloire, le bonheur, les joies éternelles. C'est là leur folie : Voici leur ingratitude. Jésus-Christ « est venu » à eux ; c'est Lui qui, franchissant la distance du ciel à la terre, a fait les premières avances, les appelant, les conjurant, se jetant à leurs pieds, leur affirmant de mille manières son incompréhensible amour. Eux, les misérables, sont restés sourds et insensibles : C'est leur crime et ce sera leur châtiement.

Jésus-Christ continue à établir sa divinité. Satan tenait la terre dans sa dépendance, car l'homme en se séparant de Dieu par le péché, s'était donné à lui, et pas une puissance au monde ne pouvait arracher l'humanité de sa terrible mais juste domination. Dieu seul pouvait opérer notre délivrance en le terrassant, et Jésus qui le terrassait montrait par là qu'il était Dieu. *Comment peut-on forcer la demeure d'un puissant et lui arracher ce qu'il possède, à moins qu'on ne soit parvenu à le garrotter, et alors on lui enlève ce qu'il a*<sup>2</sup>. Jésus-Christ chasse Satan du corps des possédés, et lui arrache ses victimes : C'est donc d'abord qu'il est son adversaire, mais surtout qu'il est son vainqueur. Et si

<sup>1</sup> Marc., XII, 28. Luc., XI, 20.

<sup>2</sup> Matt., XII, 29. Luc., XI, 21-22. Marc., IV, 27.

la puissance humaine était à jamais incapable de ce coup de force et qu'une telle victoire exigeait un pouvoir divin, il était donc Dieu Celui devant qui Satan fuyait éperdu ? Et si la délivrance d'un seul possédé rend cette démonstration invincible, combien le sera-t-elle davantage si nous contemplons l'œuvre de Jésus-Christ à travers le monde et les siècles, ses perpétuelles victoires sur l'empire du mal, quelque forme qu'il revête et à quelque degré de puissance qu'il soit parvenu ?

Le blasphème ayant porté sur une prétendue connivence entre Jésus-Christ et l'enfer, c'est aussi sur ce point qu'il importe de revenir. *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi dissipe ?* Certes non, Satan n'est pas avec moi, ne partage pas mes sollicitudes, ne coopère pas à mon œuvre ! Bien loin d'être avec moi il « est contre moi » ; il s'efforce de renverser ce que j'ai édifié, de corrompre ce que j'ai purifié, de jeter les ténèbres là où j'ai répandu la lumière. Je prêche la vérité : il insinue l'erreur. Je dispose les âmes à la pénitence : il les pousse aux folles joies du vice. Je rétablis le règne de la vertu : sur les ruines de la vertu il élève l'empire du péché. Je conduis mes élus au ciel : il précipite les siens dans l'enfer. Ma mission est de recueillir, par toute la terre et dans toute l'étendue des temps la moisson des justes : sa mission à lui est de perdre et de dissiper. Ainsi fait-il, ainsi font avec lui et en lui ses adeptes.

III. — Le crime des Juifs avait dépassé toute mesure : sans mesure aussi sera leur châtiement, et nous voici devant l'une des plus formidables révélations de l'Écri-

<sup>1</sup> Luc., XI, 23. Matt., XII, 30.

ture. Un péché peut renfermer une telle malice et être commis avec des dispositions à ce point perverses, que la conversion du coupable est devenue comme impossible. Sa malice est une malice consommée, et il en est arrivé à ce point où en étaient les Anges rebelles quand ils furent frappés. *Ce péché ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre*<sup>1</sup>. En ce monde il sera frappé sans miséricorde et sera expié par de terribles maux ; dans l'autre aucune délivrance n'est à espérer, c'est l'enfer, c'est l'expiation éternelle, c'est la damnation sans remède. On sort du Purgatoire, on ne sort pas des bagnes éternels. C'est le double sort qu'eurent beaucoup de Juifs qui, dès la vie présente, furent condamnés à d'épouvantables supplices lors du sac de Jérusalem, de la ruine de leur patrie, de l'égorgeement en masse, de la dispersion par toute la terre et de la « désolation » sans fin prédite par Daniel : et cette expiation temporelle ne fut que le prélude et l'annonce de leur éternelle damnation.

Terrible péché que celui « qui n'est pardonné ni en ce monde ni en l'autre ! » Et quel est ce péché ? Jésus-Christ l'appelle *le blasphème contre le Saint-Esprit*<sup>2</sup>. Quel est ce blasphème ? Autant qu'il nous est donné de le comprendre d'après le mystérieux langage du Sauveur, c'est faire Dieu auteur du mal, c'est connaître Dieu, connaître sa sainteté, sa justice, sa bonté infinie, et nonobstant cette connaissance et [par] une malice pour ainsi dire infinie, l'assimiler au mal, faire de Lui un Dieu diabolique. Si l'on pouvait arguer de l'ignorance ; si Dieu ne se révélait que confusément et derrière l'om-

<sup>1</sup> Matt., XII, 31-32. Marc., IV, 28-29-30.

<sup>2</sup> Matt., XII, 32.

bre et l'indécision d'un nuage, le blasphème obtiendrait de Dieu quelque miséricorde et le repentir possible en rendrait possible le pardon. Mais quand l'homme blasphème Dieu jusqu'à lui prêter la malice du démon, alors qu'il le connaît pleinement, en sait pleinement la perfection infinie, son crime atteint un degré de perversité effrayante ; il est consommé dans le mal, il ne se convertira plus et sa perte éternelle est assurée. C'est le cas des Pharisiens auxquels s'adresse Jésus-Christ. S'ils se contentent de blasphémer contre Lui, l'Homme-Dieu, le pardon peut suivre le repentir. Pourquoi ? Parce qu'en Jésus-Christ la Divinité, bien qu'apparaissant dans les œuvres, reste néanmoins dissimulée sous les faiblesses de l'humanité ; c'est le nuage, c'est l'indécision, c'est la circonstance atténuante, qui permettra au Sauveur en croix sa touchante prière : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Mais quant à l'Esprit-Saint c'est tout autre chose ; ils le connaissent, ils confessent sa divinité, l'Écriture entière le leur a manifesté comme l'auteur de tout bien, l'Infini opposé de tout mal ; ils savent que c'est Lui, le Dieu de toute sainteté, qui chasse le démon, Lui par conséquent en lequel Jésus-Christ le chasse ; leur blasphème qui attribue au démon l'acte de chasser le démon, retombe donc directement sur l'Esprit-Saint, dont ils connaissent et confessent la divinité : voilà pour eux le crime irrémédiable, « le péché qui ne leur sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre ».

*Je vous le déclare : tout péché, tout blasphème sera remis aux hommes ; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'Homme, il lui sera remis ; mais pour celui qui aura parlé contre le Saint-*

*Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre*<sup>1</sup>.

Qu'elle est effrayante cette menace ! Nous l'avons vu s'accomplir pour les Juifs ; elle ne cesse, depuis, d'atteindre les malheureux qui les imitent dans la perversité de leur blasphème. Nous en avons vu de ces écrivains blasphémateurs, nous en voyons encore. Ils parviennent à un tel degré de malice dans les accusations qu'ils formulent contre le Dieu qu'ils connaissent et ont autrefois adoré, que leur conversion leur est devenue comme impossible et que leur mort est, à nos yeux, dans la mesure où nous pouvons l'apprécier, une mort sans repentance et sans pardon.

Au dire de saint Matthieu, Jésus-Christ ne termina pas ici son discours, mais montra de plus aux Pharisiens blasphémateurs l'illogicité où les menait leur ivresse de dénigrement. S'il est un principe sûr et irréfutable, c'est que les effets suivent la cause, que les eaux sont ce qu'est la source, les fruits ce qu'est l'arbre. Si l'œuvre est bonne elle ne peut avoir qu'une bonne origine, et dire que le bien vient du mal c'est dire que la lumière est engendrée par les ténèbres et que de bons fruits sont portés par un arbre mauvais. Et telle était la sottise impie sans cesse formulée par les Pharisiens. Ils voyaient les œuvres du Christ, sa puissance toujours mise au service de sa charité, la guérison des infirmes, la consolation des affligés, le soulagement de toutes les misères, la joie rendue aux cœurs les plus brisés, l'innocence et le pardon prenant la place que laissaient le vice et le déshonneur, Madeleine réhabilitée, la pécheresse ennoblée dans les larmes de son repentir, la veuve

<sup>1</sup> Matt., XII, 32. Marc., IV, 28-29.

de Naïm tarissant ses larmes en étreignant dans ses bras son fils ressuscité : ces bienfaits innombrables comment les transformer en mauvaises actions ? Comment dire aux malades guéris, aux possédés délivrés, aux infortunes de toute sorte soulagées, que leur délivrance était un mal et le secours accordé un acte inique ? Aussi les Pharisiens ne le tentaient pas, ils se contentaient de persuader aux foules que l'action, quoique bonne, venait d'un homme mauvais. Et le Sauveur de leur dire : *Un bon arbre donne de bons fruits, un mauvais arbre de mauvais fruits. Ou bien prétendez que les fruits sont mauvais et l'arbre mauvais ; ou bien si vous dites que les fruits sont bons dites que bon aussi est l'arbre qui les produit. Car c'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre*<sup>1</sup>.

Eux-mêmes ne vérifiaient que trop ce principe du bon sens et de l'expérience ! Ce qui sortait de leur bouche et de leur cœur était détestable, comment ce cœur eût-il pu être bon ? Imitant leurs ancêtres qui persécutaient les justes et tuaient les Prophètes, perpétuant les forfaits de leurs pères, ils étaient vraiment « une race de vipères », fils mauvais de mauvais pères. *Engeance de vipères ! Comment pourriez-vous dire de bonnes choses, méchants comme vous l'êtes ? Car c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche*<sup>2</sup>. Quel trésor de haine et d'impiété doit renfermer vos âmes pour qu'il en sortent de pareils blasphèmes ! Quelle infernale envie vous dévore pour que vous poursuiviez ainsi Celui qui ne vous veut que du bien et n'a sur les lèvres que les paroles du salut ? Car si nos propos montrent quel fond

<sup>1</sup> Matt., XII, 32.

<sup>2</sup> Matt., XII, 34.

d'iniquité recèle votre intérieur, les paroles saintes, charitables, fécondes en édification, font apparaître ce qu'un bon cœur renferme de vertus. *L'homme bon tire le bien du bon trésor de son cœur, tandis que l'homme mauvais ne tire que le mal de son mauvais trésor*<sup>1</sup>.

Pourrait-on se méprendre à ce point sur la portée des paroles pour dire : ce ne sont que des paroles, Dieu ne les saurait punir ? D'où viennent les paroles sinon du cœur ? Et si elles sont mauvaises qu'indiquent-elles sinon les vices que recèle le cœur ? D'autre part qui ne sait quelles ruines peut accumuler une parole ? *Je vous en avertis, dit la Sauveur, au jour du Jugement les hommes rendront compte de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. Par vos paroles vous serez justifiés et par vos paroles vous serez condamnés*<sup>2</sup>.

Qu'est-ce donc que cette parole *oiseuse* si coupable, si odieuse à Dieu, que nous en devons rendre compte ? C'est celle qui, au lieu d'être la mise en action de l'Évangile, en est la contradiction. Elle est « oiseuse », parce qu'elle ne met pas la vertu chrétienne en acte, mais qu'au contraire elle en étouffe et en fait mourir l'esprit et la lettre. Toute parole orgueilleuse, médisante, calomniatrice, lascive, impie, est une parole « oiseuse », n'ayant plus aucun rapport avec la mise en œuvre de la perfection chrétienne exigée de nous.

## LE SIGNE DE JONAS

### LA MÈRE ET LES PROCHES DE JÉSUS

I. — Les Pharisiens eussent dû dévorer en silence leur confusion, ou plutôt trembler devant la formidable

<sup>1</sup> Matt., XII, 35.

<sup>2</sup> Matt., XII, 36-37.

annonce de leur réprobation future ; mais, hélas, nous ne les verrons jamais céder à un bon mouvement, ni même comprendre et observer les règles de la plus élémentaire pudeur. *Se détachant de la foule, quelques-uns des Scribes et des Pharisiens s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Maître, nous voulons vous voir faire un miracle dans le ciel*<sup>1</sup>. Dans l'impossibilité où ils se voyaient de surprendre Jésus dans ses paroles, ils espèrent que dans ce « signe au ciel » qu'ils réclament ils trouveront un prétexte à l'incriminer ou à le mépriser devant la foule. Un signe dans le ciel ! Mais Moïse, mais Elie, mais d'autres Prophètes en ont opéré de plus éclatants que lui ! Bien plus, les Mages de Pharaon se montrèrent dans leurs prodiges plus puissants que ce Jésus qui se prétend le Fils de Dieu. Inférieur aux Prophètes, il l'est même aux sorciers d'Égypte ! On entend d'ici les Scribes développant ce thème. Et que faisaient-ils donc des innombrables miracles de l'Homme-Dieu ? Ils lui demandent « un signe », alors que chaque jour, chaque heure, multiplie les signes sous leurs yeux. Mais ce n'est pas la conviction qu'ils cherchent, c'est leur haine qu'ils veulent assouvir. Et comme tous les hypocrites et les traîtres, c'est en paraissant honorer leur victime qu'ils s'efforcent de la perdre : « Maître », disent-ils. Que de fois ils l'ont deshonoré en lui prodiguant des épithètes infamantes : « homme de bonne chère », « buveur de vin », « séducteur », « Samaritain », « possédé » ! Ici pour mieux le tromper, ils le flattent. L'attitude de Jésus est pour nous pleine d'enseignements. Quand ses ennemis l'insultent, sa réponse est calme et douce ; quand ils le flattent, son verbe devient âpre et mordant, nous don-

<sup>1</sup> Matt., XII, 38.